



AMOPA TDU - 97-4

*Association des Membres de l'Ordre des
Palmes Académiques - Section de La Réunion*



Edito

TDU N° 65 Juin 2024

Chers amis, adhérents et sympathisants de l'AMOPA à La Réunion,

Un dernier TDU avant la route des vacances...

Un TDU pour clore notre belle Remise de Prix dans l'Hémicycle du Conseil Départemental et notre année scolaire...

Il nous permet d'aller à la découverte des deux élèves de l'Académie de La Réunion, primés par le jury académique et le jury national de « Plaisir d'écrire... », en tout premier lieu de **Kaëline Metro**, élève de l'école Claire Hénou de La Plaine des Palmistes, notre Premier Prix national 2024 de Jeune Poésie en classe de CM2.

C'est grâce à Sophia Picard, sa professeure au Lycée Paul Vergès de Saint-Paul, que nous faisons aussi connaissance avec **Jade Bourdeau**, Premier Prix national 2024 de la Jeune Nouvelle en classe terminale, Grand Prix 2024 de Monsieur le Recteur, récompensée de multiples fois sur le plan académique.

La première entre l'an prochain au Collège Gaston Crochet, tandis que la seconde plonge dans le grand bain et entreprend des études de médecine...

Lisez l'œuvre de ces deux jeunes, vous en sortirez conquis...

Quant à **Tao Thiel**, Grand Prix de Monsieur le Président du Conseil Départemental, élève du Collège Gaston Crochet aux Avirons, il nous est présenté par sa professeure, Madame Taïlé, dont la passion pour son enseignement et pour ses élèves transparaît dans le texte qu'elle nous a transmis...

Son immense intérêt pour notre concours « Plaisir d'écrire » aussi...

Comme tous les ans, les excellents textes qui sont parvenus au jury 2024 de « Plaisir d'écrire » sont le reflet et le fruit de la persévérance des élèves, de leur travail tout au long de l'année avec leurs professeurs ; à tous, élèves et professeurs, l'AMOPA-Réunion dit sa reconnaissance pour cette participation fidèle à nos concours...

A l'année prochaine et bonnes vacances !

Pour le Bureau et le Comité Consultatif de l'AMOPA-Réunion,

Christiane André, Présidente



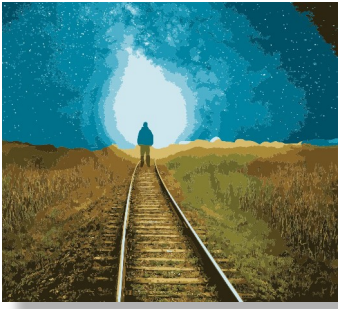
METRO Kaëline



BOURDEAU Jade



THIEL Tao



Le poème de la Lauréate nationale 2024
du concours de la Jeune Poésie
Kaëline METRO

La perte d'un proche

La perte d'un proche

*Il est parti ! C'est comme ça qu'on me l'a annoncé
Ou est-il donc parti ? Je n'avais pas compris...
Il reviendra sûrement demain, je me suis dit.*

*Alors pourquoi tout le monde avait l'air malheureux
Demain il sera là, soyons donc joyeux
Et j'ai compris que c'était un départ pour la vie.*

*Il a pris son envol pour un autre monde et un autre sol
Je sens mon cœur se déchirer en deux
Je ne sais pas comment me sentir mieux, comment lui dire adieu !*

*Comment les laisser partir pour qu'ils soient mieux ?
J'ai toujours cru qu'il n'y avait qu'ailleurs qu'on souffrait
Qu'il n'y avait que chez les autres qu'on mourrait*

*Qu'ils devaient vivre bien et sereinement
Car la mort ne toquait qu'à la porte des autres gens
Mais aujourd'hui c'est à la mienne qu'elle a frappé.*

*Et c'est mon être cher qu'elle a emporté.
La tristesse de le savoir loin de moi fait souffrir mon cœur
Mais de le savoir dans les cieux apaise un peu ma peur.*

*Tu m'as dit au revoir je ne savais pas que c'était la dernière fois
Je voudrais pouvoir revenir en arrière et entendre encore ta voix
Je regrette de ne pas t'avoir dit je t'aime
Je regrette de devoir maintenant vivre avec cette peine.*

Kaëline METRO



Interview de **Jade BOURDEAU**
élève de terminale au Lycée Paul Vergès à Saint-Paul ,
premier Prix national 2024 de la Jeune Nouvelle

Jade est récompensée aux concours organisés par l'AMOPA depuis lohgttemps. Pour sa dernière année au lycée, elle a particulièrement brillé. Elle a en effet reçu plusieurs prix : le premier Prix national de la Jeune Nouvelle, le grand prix de Monsieur le Recteur d'académie, le deuxième prix académique de la Jeune Nouvelle et le troisième prix académique d'expression écrite.

S. P. : Jade, en 2021, alors que tu étais en troisième, tu as obtenu le deuxième prix de la nouvelle. Était-ce la première fois que tu participais à un concours d'écriture ?

Jade : oui, cela s'est fait de façon un peu particulière. Madame Mallet, notre professeur de français au collège Jules Solesse, nous avait fait rédiger des nouvelles dans le cadre d'un exercice en classe. Puis elle nous a parlé du concours de nouvelles organisé par l'AMOPA et a décidé de présenter quelques nouvelles.

S.P. : Que représente l'écriture pour toi ? Est-ce une passion ?

Jade : L'écriture est effectivement une passion. J'aime beaucoup écrire. L'écriture a une fonction cathartique pour moi. Elle me permet d'exprimer mes sentiments, mes pensées, ou des choses que je n'ose pas dire. Quand j'observe des situations qui me révoltent, je préfère les écrire car je n'arrive pas forcément à les dire.

S.P. : Est-il facile d'écrire ?

Jade : Ce n'est pas facile d'écrire car on a des attentes envers soi-même. Il faut déjà avoir des choses à dire. J'écris de façon très intuitive. L'écriture est surtout dictée par ce que je ressens et ce que j'ai envie de partager. Cela dépend souvent de mon état d'esprit. J'ai du mal à écrire sans profondeur, sans y cacher de message ou quelque chose de plus profond. Dans ma dernière nouvelle *La Théière*, j'ai voulu critiquer notre système économique et la prépondérance de l'argent dans notre vie.

S. P. : Soumets-tu la lecture de tes textes à des amis ou à des membres de ta famille ?

Jade : Oui, je soumets la lecture de mes textes à mon amie Eléonore (premier prix de la jeune nouvelle en 2021, troisième prix en 2022). On se lit nos écrits, on se comprend très bien, à tel point qu'on n'arrive pas forcément à être critiques.

S. P. : En quatre participations aux concours de nouvelles de l'AMOPA tu as été récompensée cinq fois, comment fais-tu pour écrire des nouvelles aussi intéressantes ?

Jade : J'écris pour moi, et non pas pour les autres. J'écris quand j'ai envie d'écrire et quand j'ai quelque chose à dire. C'est une passion avant tout et je ne veux pas la transformer en travail. Parfois, il faut quand même qu'on me pousse à écrire...

S.P. : Comment as-tu vécu cette consécration qu'est le prix national ?

Jade : Cela m'a fait très plaisir car je ne m'y attendais pas. J'ai aussi été très intimidée. Je remercie à cette occasion tous ceux qui ont lu ma nouvelle et qui ont décidé de m'accorder tous ces prix.

S.P. : Envisages-tu de continuer à écrire ou de publier un recueil de nouvelles ?

Jade : Je n'envisage pas de faire de l'écriture ma profession. Mais c'est évident que je continuerai à écrire jusqu'à la fin de ma vie car c'est ma passion. J'aimerais bien publier un recueil de nouvelles, pas forcément les nouvelles que j'ai écrites depuis la troisième. Oui, un jour j'aimerais bien publier mes écrits.

S.P. : Quels messages aimerais-tu faire passer aux jeunes de ton âge ?

Jade : Je leur dirai de continuer à écrire ou de commencer à le faire, de ne pas se désespérer parce qu'ils n'ont pas reçu le prix attendu. Il faut écrire pour soi-même. L'écriture est quelque chose de magnifique, on manie des mots pour exprimer ce qu'on ressent. C'est un moyen d'expression qui est très intéressant.



Interview réalisée par **Sophia Picard** pour le Lycée Paul Vergès.

Jade en compagnie de Daniel Gauvin, proviseur du Lycée Paul Vergès et de Sophia Picard, sa professeure de Lettres.

La professeure de Tao Thiel, lauréat 2024 en expression écrite nous raconte :



Je suis Mme TAÏLE Suzelle, enseignante en Langue et Cultures de l'Antiquité et Lettres.

De passage chaque année dans un établissement, je demande toujours dès mon arrivée si des élèves souhaitent participer à des concours d'écriture.

A ma question, une autre question : « Qu'est-ce qu'on gagne ? » Je réponds par une petite histoire vraie qui m'est arrivée avec le Concours AMOPA et qui, je pense est le déclencheur.

En effet, en 2014, et oui, il y a 10 ans ! l'un de mes élèves, Rohan DUCHEMAN avait été lauréat du concours AMOPA. Nous nous sommes rendus à la Villa du Département pour recevoir le prix, niveau 4ème La presse écrite, présente à l'événement lui avait consacré une petite interview.

Ce qui plaît dans cette histoire c'est le fait de savoir que l'élève avait accompli un véritable exploit. Toujours complexé par ses résultats scolaires, il avait eu le moyen de s'exprimer à travers l'écriture et de montrer son talent à toute la classe qui le sous estimait. Il avait été le seul gagnant du collège et celui qui nous avait apporté la renommée !

Lorsque j'ai projeté les sujets au tableau vers le mois de septembre, tous les élèves ont écrit, avec leurs lacunes en orthographe ou en compréhension certes, mais rien ne les arrêtaient. En deux heures c'était bouclé. Pour l'expression écrite, nous travaillions sur le texte argumentatif et l'exercice se prêtait bien. Mais le sujet étant complexe, je n'ai eu que quelques copies.

Au retour des vacances de décembre, j'avais sélectionné les meilleures copies et j'ai demandé aux élèves de se rendre au CDI afin d'utiliser le traitement de texte.

Après l'envoi des copies mi-février, les élèves n'arrêtaient plus de me demander les résultats du concours. Ils ont fini par l'oublier.

Fin mai, les résultats sont enfin tombés. Madame La Principale elle-même est venue nous l'annoncer !

Le collège compte cinq lauréats au concours AMOPA

Immense joie des élèves et de leur classe !

Ils n'arrivaient pas à y croire et pourtant leur nom figurait bien au palmarès !



Voici les mots de Thiel Tao, élève de la classe de 302 qui s'est brillamment imposé dans l'épreuve d'expression écrite

:

« Je voudrais commencer cet article en remerciant ma professeure de français, madame Taïlé, de nous avoir fait vivre cette expérience extraordinaire. À vrai dire, lorsque j'écrivais cette rédaction en classe, je ne pensais pas qu'elle m'amènerait aussi loin. L'idée d'obtenir un prix à l'AMOPA était pour moi inconcevable, et j'étais émerveillé quand Mme Taïlé m'a annoncé que j'avais obtenu le premier prix. Avoir pu participer à cette remise des prix dans ce grand hémicycle rempli de personnes aussi importantes était pour moi un immense honneur. ».

Tao Thiel, Collège Adrien Cadet »

Tao a d'autant plus de mérite puisqu'il est à l'école de surf de l'Etang Salé et sait concilier études et sport ! Comme je le dis souvent, « c'est un élève qui surfe avec les mots ! »

Nos quatre autres lauréats, Bénédicte Ethan et Besnard Leïla pour le prix de la jeune nouvelle, Payet Thomy et Rivière Loïc pour le prix de la Poésie sont eux aussi des élèves très créatifs et je tiens à les féliciter pour leur engagement durant l'année.

Taïle Suzelle



« *La théière* », nouvelle de Jade Bourdeau

La théière

Sylvie était une femme discrète, plus par contrainte que par nature, elle avait appris en grandissant que s'effacer, se faire meuble de substitution lui serait toujours plus profitable que de se faire raison et de donner un avis qu'on ne lui demandait pas. Sylvie était le genre de femme qui ravalait ses frustrations au plus profond d'elle-même, et en était devenue vindicative, acariâtre au point de transpirer une sorte d'acrimonie qui lui collait à la peau comme une sueur poisseuse.

"Pourquoi ne peux-tu jamais me... me surprendre ?! M'emmener en voyage comme toutes les autres ?! Faire quelque chose d'autre que d'être inutile" s'exaspérait-elle contre son mari silencieux et effacé, qui ne lui adressait la parole que lorsqu'ils se croisaient le vendredi soir avec leurs assiettes l'une en face de l'autre et le bruit des fourchettes contre la céramique ; qui ne rejoignait leur lit conjugal que très tard le soir et ne lui souhaitait plus son anniversaire depuis que leur mariage n'était devenu qu'une formalité fastidieuse. Aucun, de Sylvie ou de son mari, n'avait les moyens de vivre seul, ils travaillaient tous les deux mais leur salaire bien trop bas et la vie bien trop chère, rendait le divorce d'autant plus inenvisageable, et ils devaient subsister dans une précarité dégradante. Pas de chauffage en hiver, des vêtements de seconde main, de la vaisselle achetée en brocante. Sylvie vivait honteusement, préserver les apparences était son activité quotidienne : imaginer que ses amies qui partaient à Hawaï aux vacances estivales puissent découvrir sa pauvreté la terrifiait, leurs visages écorchés hantaient ses nuits.

Elle haïssait sa vie, elle en voulait au monde entier de devoir vivre dans un sentiment constant d'amertume comme un goût perpétuel de bile qui lui coulait dans la gorge.

Et puis il y avait eu la théière .

Sylvie trouva la théière dans la brocante qu'elle arpentait les mercredis matins. L'air était saturé de poussière et alourdi par la chaleur de plomb qui régnait alors. Deux auréoles de transpiration cerclèrent déjà ses aisselles lorsque son regard s'arrêta sur une théière vétuste, éméchée et très colorée sur laquelle on avait maladroitement peint des fleurs dans un style au caractère si singulier que la première pensée de Sylvie fut qu'elle pourrait aisément la faire passer pour une œuvre d'art contemporain.

— Combien pour la théière ? Demanda Sylvie au vendeur malingre et à l'œil droit poché qui semblait se confondre dans le souk de son étal.

— Elle est à vous ! Cadeau ! s'exclama-t-il dans un sursaut de peur qui secoua sa carcasse de misanthrope, avant de masquer ses yeux sous ses grandes mains squelettiques comme un animal effrayé.

Lorsqu'on lui offrait quelque chose, Sylvie ne refusait jamais, elle savait exploiter et reconnaître l'utilité des choses là où les personnes privilégiées n'y voyaient qu'un déchet usé. Quel monde injuste, songea-t-elle en emportant la théière sans adresser un regard à son vendeur malingre.

Chez elle, elle se plaçait souvent devant le miroir et regardait son visage en inspectant les différentes imperfections de sa peau, puis passait une main sur son cou pour sentir si elle avait un double menton lorsqu'elle baissait la tête, ou encore se tenait de profil en tâtant son ventre et les bourrelets qui se dessinaient par-dessus son t-shirt. Cela ne lui renvoyait qu'une image bien loin des idéaux véhiculés par les médias, ces femmes siliconées aux courbes parfaites comme le nouvel archétype de la femme dans la société.

L'argent, dans ces moments-là, semblait toujours être la solution à tous ses problèmes.

— Quelle merde, s'étrangla Sylvie en renversant le cadre photo où elle embrassait son mari le jour de leur mariage.

Elle sentait toujours une tristesse pesante alourdir tout son corps, l'étouffer en compressant sa poitrine comme pour la tuer. Elle ne supportait plus de devoir travailler toujours plus durement pour subsister dans un monde profondément injuste qui agitait sous ses yeux désireux tout ce qu'elle ne pourrait jamais atteindre. Sylvie éclata en sanglots, ce fut si soudain (elle-même ne s'y attendait pas, c'était comme si son corps avait décidé de céder à son affliction sans en concerter son esprit) qu'elle en tomba à la renverse et s'écrasa le coccyx sur le rebord d'une chaise.

"Aïe" s'écria Sylvie alors qu'une douleur brûlante irradiait son postérieur ; elle se tenait par terre, à quatre pattes sur le sol et incapable de se relever sous le coup de l'humiliation. Elle se sentait misérable comme si la pauvreté s'était incrustée sous sa peau et qu'on avait gratté son front pour y inscrire "prolétaire" avec le rouge de son sang. Ce fut ce moment que choisit la théière pour laisser échapper un billet par son bec verseur. Il glissa dans l'air avant de se braquer en arrière, se redresser, dériver de gauche à droite pour délicatement se poser devant le visage circonspect de Sylvie.

Celle-ci le saisit humblement, sachant ne pas posséder une telle somme à ce moment-là, elle l'examina sous toutes les coutures, compta quatre fois ses deux zéros et le glissa sous son nez pour le renifler comme un animal. Puis son regard dément se posa sur la théière toujours sur la table de la cuisine et dont le bec fleuri se tendait vers le plafond comme un index provocateur.

Impossible, n'est-ce pas ? C'était exactement ce qu'était en train de penser Sylvie (toujours assise par terre, mais cela, elle semblait l'avoir oublié), cependant, il y avait ce désir viscéral qui lui hurlait d'y croire, qui se retournait dans son ventre pour abrutir sa raison et transcender son corps afin qu'il ne réponde plus qu'à son avidité bouillonnante. Fais-le, fais-le, fais-le, fais-le.

Alors Sylvie, en glissant le billet dans son soutien-gorge, s'approcha lentement de la théière en loignant les fleurs qui entremêlaient leurs tiges de la base jusqu'à l'anse pour éclore sur la céramique blanche. Elle ouvrit d'abord la théière : elle était vide, ce n'était pas si surprenant, mais Sylvie fut tout de même déçue, elle voulait croire l'impossible. Puis la douleur à son postérieur revint par vague et lui donna une idée qui se fixa dans son esprit comme la grosse tache d'encre au milieu de son chemisier blanc préféré.

Fais-le, fais-le, fais-le, fais-le. Elle plissa les yeux, en plein conflit intérieur, puis frappa un grand coup sur la table avec sa main : la théière trembla, mais son bec verseur ne cracha aucun billet. La chair rouge et fourmillante de sa paume n'était pas suffisante, ce fut cette idée qui s'imposa à son esprit alors que ses yeux n'avaient pas quitté les dessins tortueux sur la céramique blanche de la théière et son bec verseur miraculeux.

— Sylvie ! s'écria-t-elle pour combler le silence de la pièce.

L'écho qui résonna dans la pièce l'atteignit comme une gifle, elle avait une conscience aiguë de la pièce autour d'elle, de ses murs rafraîchis et rongés par l'humidité ; alors elle se décida à aller chercher le marteau dans leur débarras puis revint très calmement devant la théière pour placer sa main gauche bien à plat sur la table à manger. De sa main droite, elle soupesa le marteau tandis que ses yeux alternaient les allers-retours entre la théière et sa main. Sa main et la théière. Fais-le, fais-le, fais-le, fais-le. Puis avant d'avoir eu le temps de reprendre une inspiration ou de réfléchir, elle frappa un grand coup, la tête du marteau s'enfonça dans sa main gauche avec un craquement sourd et aussitôt la théière expulsa de son bec verseur trois billets qui s'échouèrent au sol.

Ce fut la fin de la pauvreté pour Sylvie : la souffrance physique lui octroyait, grâce à la théière, une richesse qu'elle n'avait encore jamais atteinte.

Le soir même, elle décida d'aller dormir dans un luxueux hôtel hors de prix qu'elle n'avait jamais pu se payer, mais qui bordait chaque jour, matin et soir, le trajet qu'elle effectuait jusqu'à son entreprise. Alors avec son marteau, elle se brisa les cinq doigts de la main gauche pour expulser de la théière assez d'argent et ne prit même pas la peine de panser sa main avant de se diriger vers la porte. Elle avait un sourire radieux sur le visage.

Une fois à l'hôtel, son euphorie fut vite balayée par les regards méprisants et dédaigneux que lui adressaient les clients : Sylvie ne portait qu'un vieux t-shirt taché, un jean élimé, deux converses trouées et sa main gauche, violacée et gonflée, pendait le long de son corps comme une excroissance déjà morte qui ne lui appartenait pas. C'était sans compter le marteau et la théière qu'elle avait coincés sous son bras. La réceptionniste lui renvoya un regard méfiant lorsqu'elle paya la nuit en liquide ; alors Sylvie dut bien se rendre à l'évidence qu'avoir suffisamment d'argent pour se payer un hôtel de luxe ne lui octroyait pas l'apparence de quelqu'un de réellement fortuné.

Jeudi matin donc, dans sa chambre d'hôtel aux rideaux rouges, en simple culotte et assise sur le parquet, Sylvie soupesa à nouveau le marteau de sa seule main valide — Fais-le, fais-le, fais-le, fais-le — et brisa ses dix doigts de pieds dans de petits gémissements étouffés. Elle dut s'y prendre à plusieurs reprises pour son gros orteil et s'arracha regrettablement l'ongle de son petit orteil. Mais quelle satisfaction ce fut de voir une telle cascade d'argent se précipiter au sol pour s'échouer face à elle !

Puis Sylvie s'en alla, boitant, écumer les magasins de luxe pour constituer sa nouvelle garde robe, se parer de bijoux en or et pourquoi pas même de diamants ! Mais bien vite (ce fut en plein milieu du trottoir, lorsqu'elle zyeuta dans son nouveau porte-monnaie en cuir de lama le nombre de billets qu'il lui restait) elle s'aperçut qu'elle n'avait toujours pas assez d'argent, et qu'il lui en faudrait beaucoup plus, énormément plus. C'était comme un besoin vital, comme si ses propres entrailles lui hurlaient qu'elle avait besoin d'argent pour vivre : il lui coupa le souffle.

Elle ne voulait plus avoir besoin de compter, d'évaluer chacune de ses petites dépenses avec cette anxiété constante qui lui rongea la poitrine, y en aura-t-il assez ? Y en aura-t-il assez ?

Alors seule dans une petite ruelle mal éclairée, un espace exigu entre deux immeubles séparés inexplicablement par une cinquantaine de centimètres dont on ne savait pas s'il s'agissait d'une erreur délibérée ou non de la part d'un architecte ivre ; elle souleva le bas de son pantalon pour le remonter jusqu'à ses genoux et sortit de son sac le petit couteau suisse qu'elle emmenait toujours avec elle (une influence de son enfance en banlieue), prit une grande inspiration. Une sorte d'engourdissement envahit tout son corps, ses orteils, qui lui envoyaient des décharges électriques à chacun de ses pas, semblaient avoir disparu, ne plus faire partie de son corps ; sa main gauche, qu'elle maintenait pressée contre son ventre, car elle avait triplé de volume, semblait avorter son bras au niveau du coude. Fais-le, fais-le, fais-le, fais-le. Elle enfonça le couteau dans son mollet et remonta doucement la lame avec une habileté presque naturelle, la douleur fut vive et claire comme si elle avait transcendé son existence physique et Sylvie ne s'arrêta que lorsqu'une plaie d'une dizaine de centimètres inonda sa chaussure d'un sang chaud et sombre. Seulement, alors, Sylvie s'aperçut qu'elle haletait. Son cœur assourdissant pulsait sous son crâne. La douleur seule semblait la maintenir en adéquation avec la réalité.

Et son regard ne cessait de regarder le bec verseur de la théière qui avait craché ses billets avec bien plus de parcimonie que d'ordinaire.

Le retour à l'hôtel signa un tournant décisif dans l'histoire de Sylvie.

Elle avait enfilé sa plus belle robe, et la parure la plus somptueuse qu'elle ait pu s'offrir ; en entrant de nouveau dans ce monde clos, celui d'une élite sociale dont on lui avait fait miroiter le rêve toute sa vie, elle s'y sentit étrangère, et elle eut horreur de ce sentiment. C'était comme une fracture entre elle et les autres, quelque chose qui lui hurlait qu'elle n'était pas à sa place, une menteuse, une illusionniste : rien, pas même sa volonté, n'aurait pu dissimuler sa démarche chancelante, ses pieds boiteux, sa main violette sous ses bandages, son allure de sauvageonne face à tous ces bonshommes mercantiles, déjà bouffis d'une richesse qu'ils transpiraient naturellement de toutes les pores de leur peau comme une maladie non transmissible.

Sylvie se sentit étouffée, elle voulut tout de même y croire, désespérément se convaincre d'être comme eux, alors elle tenta de prendre de grandes inspirations pour s'imprégner du lieu et l'aspirer en elle. Mais ses pieds boiteux lui firent soudainement défaut et elle bouscula une femme brune à l'élégante robe rouge.

— Excusez-moi, bafouilla Sylvie très embarrassée.
Le verre de vin à moitié renversé sur sa main et le visage algide, la femme lui renvoya un regard méprisant teinté d'un dégoût davantage exprimé par sa grimace : deux lèvres tordues et des sourcils plissés qui semblaient crier "*quelle horreur ce truc m'a touchée*". Sans plus de cérémonie, la femme s'en alla l'air agacé et Sylvie se retrouva pantoise au milieu d'une foule de regards scrutateurs qui semblaient tous crier en cœur : Étrangère ! Étrangère ! Étrangère ! Étrangère !

Sylvie suffoqua, elle avait l'impression de se noyer, de se perdre dans ce monde où elle ne trouvait de bonheur nulle part, où tout le monde la haïssait.

Alors elle s'enfuit (mais pas en courant, ce n'était même pas pour conserver sa dignité, mais seulement parce qu'avec ses pieds défaillants, elle en était incapable).

Pour Sylvie, son problème n'avait qu'une seule explication : elle n'avait pas encore assez d'argent ; et qu'une seule solution : il lui fallait encore davantage d'argent, beaucoup plus. Elle effleura, l'espace d'un instant, l'idée de se casser un bras, de se couper l'auriculaire, les oreilles peut être, mais le regard méprisant de la femme en robe rouge s'imposa à nouveau dans sa mémoire et Sylvie se sentit mourir sous une nouvelle vague d'humiliation. Non, elle ne pouvait plus se faire du mal à elle-même ; qui avait déjà vu des personnages cossus le visage plein de contusions, les membres brisés, le corps délibérément détruit pour assurer leur prospérité ? Non, le riche détruisait les autres pour son propre profit, jamais le contraire.

Lorsque Sylvie reprit ses esprits, elle réalisa qu'elle s'était réfugiée chez elle, dans cet appartement miteux avec ses murs rongés par l'humidité, qu'elle avait déchiré sa robe et que de toute façon elle était fichue puisque sa plaie à la jambe avait imbibé le tissu de son sang et suintait encore légèrement. La théière était posée face à elle et aujourd'hui, c'était vendredi.

Vendredi.

Fais-le, fais-le, fais-le, fais-le.

Le soir où son mari rentrait manger avec elle.

Fais-le, fais-le, fais-le, fais-le.

Tellement de pensées parasites.

Sylvie se leva, prit la théière par son anse, et se dirigea vers la cuisine. Il y avait dans ses yeux une résolution avide : plus, elle en voulait encore plus.

Son mari rentra alors que le crépuscule inondait la pièce d'une lumière grise, dehors un chien hurlait et les premières lumières des foyers s'allumaient. Les oiseaux lançaient en cœur leurs dernières vrilles comme pour saluer la disparition du soleil.

Son mari pendit sa veste sur le porte manteau, posa ses clefs sur le meuble où il rangea ses chaussures. Le silence qui régnait dans l'appartement le poussa à appeler doucement :

— Sylvie ?

Il avança de quelques pas.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-il un peu plus fort.

Il avança encore de quelques pas, une lumière infime, comme une veilleuse qui brille dans le noir, l'attira jusqu'à la cuisine (il ressemblait à un stupide papillon de nuit).

— Sylvie ?

Elle l'attendait dans la cuisine où dans le silence seul le bruit de sa voix résonna sur le carrelage. Des cheveux décoiffés, une robe de soirée déchirée : Sylvie le regardait avec des yeux fous. Une théière posée à côté d'elle.

Elle se leva, et dans sa main droite luisait un couteau de cuisine.

Fais-le, fais-le, fais-le, fais-le.

Le livre de vos vacances

D'ici et de nulle part ailleurs



Éditions Udir

D'ici et de nulle part ailleurs, le dernier ouvrage de **Claire Laurent**, membre de l'AMOPA, chroniqueur de l'AMOPA-Réunion, vient de sortir aux Éditions UDIR. (Disponible dans les Fnac, les librairies Gérard et Autrement de Saint-Denis.)

Des nouvelles originales, un point de vue inédit sur La Réunion, et c'est toujours intéressant du point de vue littéraire, symbolique, sociologique. Bravo à Claire Laurent !

Jean-François Samlong

Dans son livre *D'ici et de nulle part ailleurs*, Claire Laurent nous livre des histoires percutantes, tirées au cordeau, qui retracent les destins d'hommes, de femmes, d'enfants soumis aux affres de la vie. Un fil rouge relie ces histoires entre elles : La Réunion. En effet, l'île bouleverse et transforme la vie des personnages de ces douze nouvelles, comme elle a transformé celle de l'auteur qui, dans un style réaliste et épuré, nous questionne sur l'absurdité, le tragique, les raisons de l'existence.

Laëtitia Samlong Ah-kiem

Le TDU est une publication de l'AMOPA-Réunion

Directrice de publication : **Christiane André**
Conception graphique : **Jean-Yves Morau**
Comité de lecture : **Monique Azizollah**
Valérie Yvergniaux
Responsable du site web : **Henri Lebon**

La Présidente, les membres du bureau et du comité consultatif de l'AMOPA-Réunion vous souhaitent à tous :

**BONNES
VACANCES !**

Et à l'année prochaine !